

Piero Bigongiari

Poèmes

traduits par
Bernard Simeone
et
Jean-Michel Gardair

Né à Navacchio, dans la province de Pise, le 15 octobre 1914, Piero Bigongiari habite à Florence où il est professeur de littérature italienne moderne à la Faculté de Magistère. Entre deux voyages, il retourne à la contemplation, tantôt des eaux boueuses de l'Arno, partout présentes dans ses poèmes, et tantôt des Morandi et des dessins de Balthus qui côtoient sur ses murs d'étonnantes nudités de saintes baroques qu'il a découvertes et rendues au XVII^e toscan, un peu hâtivement voué au classicisme.

Lire Bigongiari c'est aussi ressaisir et retresser ensemble tous les fils qui composent la trame de la poésie moderne italienne. Tout d'abord à travers ses propres poèmes, nés de la double méditation d'Ungaretti et de Montale, ainsi qu'à travers une véritable *archéologie* de la poésie italienne, de Dante et Cavalcanti à aujourd'hui. Archéologie d'autant plus précieuse pour le lecteur français qu'elle se double d'une archéologie de la poésie française contemporaine (Cf. J.M. Gardair : « La Poétique ininterrompue de P. Bigongiari », *Critique* 263, avril 1969). Dans *Vent d'octobre* (1961) enfin, Bigongiari réinvente superbement en italien quelques-uns des plus beaux poèmes de notre langue : de Scève à Mallarmé, Reverdy, Éluard, Char, Ponge. Ponge dont, dès 1949, il fut le premier à parler à l'Italie, et dont il a édité le *Grand Recueil* italien, avec la collaboration de Luciano Erba, d'Ungaretti et de Jacqueline Risset.

Des voyages de jeunesse que retraçaient ses premiers recueils, réunis dans *État de choses* (Stato di cose, 1968), Bigongiari dressait au jour le jour, à l'aventure, la « carte routière » : carte du Tendre ornée des subtils hiéroglyphes du désir. Si dans *Tour d'Arnolphe* (Torre d'Arnolfo, 1964) sa parole semblait avoir enfin trouvé son vrai lieu, Florence, c'est pour renoncer définitivement à toute assise : sur les rives mobiles de l'Arno peuplées de vols, séjour éphémère des mutations et des migrations.

Le voyage de la maturité qu'il entreprend dans *Antimatière* (Antimateria, 1972) en appareillant pour les « terres émergées » de son pays natal — le Mont Pisan, premier sommet de Toscane, selon la légende, à avoir émergé des eaux du déluge —, ce voyage devient bientôt l'aventure même du livre, quête exténuante d'une parole dont la souveraineté est à la mesure de son impuissance, invocation de l'improbable dieu dont tout son poème dénonce l'absence, imagination du désert, de l'aube, du désastre — prélude à « l'écume des ailes sur l'écume des eaux », aux « cris feuillus » —, imagination du « grand déluge d'où put se lever l'aridité des astres ».

Ces plumes, ces jeux d'écume, ces cris, ces astres sont, depuis *Moïse* (Moses, 1979), la matière même de la poésie de Bigongiari, la *terra incognita* où elle ne cesse de s'aventurer, aux frontières indécises de *phonè* et *graphè*.

Poésie du voyage qui ne cesse de s'intérioriser au fur et à mesure qu'elle se concrétise, jusqu'à identifier tout voyage à l'exploration de ses propres traces. D'abord trace de voyage, elle *est* ensuite le voyage lui-même, puis voyage en elle-même, sur ses propres traces.

J.-M. G.

Poèmes extraits de *Stato di cose* (État de choses) I, II, III
traduits par Bernard Simeone

MOTIF

Mon temps élève une oisiveté vers les vitres
les plus hautes tandis que grandit
l'ombre sur la balustrade.
La couleur qui argente des eaux tombantes
entre les ormes d'un jardin, telle était la vie.

1942

MOTIVO

Un ozio il mio tempo innalza ai vetri
più alti comme sale
l'ombra sulla ringhiera.
Il colore che argenta acque cadenti
tra gli olmi d'un giardino era la vita.

LE SILENCE DU MOUVEMENT

O mémoire, toi libre tu rappelles
l'avenir qu'a vécu mon cœur,
le ciel perdu dans les espaces sourds
tu le conduis dans le crépuscule amoureux
sur tes pas ; je t'attends : sur le blanc
parapet, dans les yeux de celle qui
se reflète en l'étaie
paix de lune le temps d'un éternel
printemps mourant comme la plume.

1942

IL SILENZIO DEL MOTO

O memoria, tu libera ricordi
l'avvenire vissuto nel mio cuore,
il cielo perso negli spazi sordi
tu conduci nel vespero in amore
sui tuoi passi ; t'attendo : sulla bianca
spalletta, dentro gli occhi di chi è
riflessa in una stanca
pace di luna d'un giro d'eterna
primavera che langue come piuma.

A FLORENCE

Dans le bruissement de tes sommeils, quand se taisent
les magnolias et les cours,
tu cèdes à l'espace où le vent tient
tes fleurs agitées : là passèrent
avec leurs genoux d'enfants
les femmes aux yeux uniformes. Et que font-elles
aux débouchés des rues tortueuses ?
De leurs mains à la lumière de cire elles montrent
les genêts sur les coteaux, et pendant ce temps des roses
mystérieusement se fanent. La dernière tu pressés
ton enfance sur les collines, lune rosée,
et loin derrière regardent les campaniles.

1942

A FIRENZE

Col brusio dei tuoi sonni, dove tacciono
le magnolie e i cortili,
cedi allo spazio dove il vento tiene
agitati i tuoi fiori : ivi passarono
coi ginocchi infantili
le donne con gli uguali occhi. E che fanno
agli sbocchi delle vie tortuose ?
Col cereo lume delle mani additano
le ginestre sui colli, e intanto rose
da un segreto si sfanno. Ultima premi
la tua infanzia sui colli, rosea luna,
e i campanili indietro indietro guardano.

L'ARNO

Dans l'Arno est un gémissement que nous n'entendrons pas
des autres ponts, en poussière d'azur
disparaissent ces fenêtres fabuleuses :
vous vous y appuyiez pour un rien de vos coudes pointus
mordant les abricots soudains.
Marées de sable pèsent les barques
dans la crue des ponts,
et le vent brûle les cours, agite une haute
lune sur la colline et ici en bas un regard fou
dans des yeux d'enfants.
Un souvenir vous manque, ô jeunes filles
groupées près des fontaines
entendant s'emplir les seaux et en vaines traces
votre vie : étranges, agenouillées
vous regardez le monde et peut-être souriez-vous.

1942

L'ARNO

È nell'Arno un lamento che non udremo
dagli altri ponti, in polvere azzurra
spariscono quelle favolose finestre :
vi appoggiaste per un niente coi gomiti acuti
mordendo le albicocche repentine.
Colme di rena pesano le barche
tra la piena dei ponti,
e il vento arde i cortili, agita un'alta
luna sul colle e quaggiù un folle sguardo
in occhi puerili.
Un ricordo vi manca, o mie serrate
fanciulle alle fontane
udendo empirsi i secchi e in vane orme
la vostra vita : sui ginocchi strane
guardate il mondo e forse sorridete.

23

MAGICIENNE

Et tu te tais. Un délire humide tombe
rapide dans la mort, le manteau du mage s'enfuit,
la lune de velours dans un pli.

1942

MAGICIENNE

E taci. Cade un umido delirio
rapido nella morte, fugge il manto del mago,
la luna di velluto in una piega.

ABSENT DU PASSÉ

Portes d'un espace perdu
et lumière d'un temps qui ne tient pas,
et vous fantômes au souvenir
tristement muet qui ne vient pas.

Un ciel de mémoire a pleuré
en pleine fête, maintenant un instant
fait défaut, et pour cela tu es entré
trionphateur absent du passé.

Ou absent pour toujours ? De l'avenir
les fleurs sont mortes, désormais a séché
le toast dans les chopes de verre, le tumulte
des applaudissements ne t'a pas réveillé.

1942

ASSENTE DAL PASSATO

Porte di spazio perduto
e luce di tempo che non tiene,
e voi fantasmi al tristemente muto
ricordo che non viene.

Un cielo di memoria ha lacrimato
sulla piena baldoria, ora è mancato
un attimo, e per quello sei entrato
trionfatore assente dal passato.

O assente per sempre ? Dal futuro
i fiori sono morti, ormai è seccato
nei vitrei boccali il brindisi, la rissa
dei battimani non ti ha ridestato.

NEIGES ET LARMES

à Vittorio Sereni

Neiges et larmes incendiées, dans la chaleur
du sang les villes se relèvent
et les murs tachés que les mains
ne soutiennent plus : ma douleur
ne sait plus se mêler, braise
indistincte ce vent çà et là peut l'éparpiller.

Les vis peuvent fondre,
les lumières briser les portes, les rayons
comme des fleuves toujours plus vastes nous emporter,
mais pourquoi marcher pour rester
dans cette odeur de feu éteint,
imaginer notre cœur comme un horizon
quand vient notre tour désolé de regarder ?

Les nuits fondent comme des cires
sous trop de feu, sont trop cuits
les fruits d'Afrique et d'Asie, les fleurs dans les vases
des prisonniers, si lointaine
la main que tu me tends peut paraître un adieu,
et la mer bruit dans nos verres illuminés.

Janvier 1945

NEVI E LACRIME

Nevi e lacrime incendiate, nel calore
del sangue le città si risollevano
e le mura macchiate che le mani
non tengono più su : il mio dolore
non sa più mescolarsi, indistinta
brace questo vento qua e là può sparpagliarlo.

Colare possono le viti,
le luci rompere le porte, spiragli
come fiumi sempre più vasti portarci via,
ma perché camminare per trattenerci
in quest'odore di fuoco spento,
fingere il cuore come un orizzonte
al nostro turno desolato di guardare ?

Le notti si disfanno come cere
per troppo fuoco, troppo sono cotti
i frutti d'Africa e d'Asia, i fiori nei vasi
dei prigionieri, così tanto distante
la mano che mi tendi può parere un addio,
e il mare croscia nei nostri bicchieri illuminati.

PLUS UN, MOINS UN

à G.Z.

La poésie qui naît dans ta chambre
est comme le fruit délicieux de l'oranger,
j'entends dans le tic-tac des mots
le carrousel perdu et mélancolique,
une nocturne résorption d'aconit,
ces soirs, dans ton élan d'amour.
Ne manquent pas les mots pour être heureux,
manquent les mots pour ne pas souffrir.
Le papillon de lumière sur le chandelier
suce la cire ultime, la plus chaude,
la plus molle et volatile, sur le fond.
Comme en miasmes de lumière, moi aussi je me répands,
ne manquent pas les mots pour souffrir
en cette chambre de fantômes qui est la mienne.

21 août 1945

PIÙ UNO, MENO UNO

La poesia che nasce nella tua stanza
come il frutto delizioso del melarancio,
odo nel ticchettio delle parole
il carosello perduto e melanconico,
un notturno riassorbirsi d'aconito
del tuo slancio d'amore, queste sere.
Non mancan le parole per godere,
mancan le parole per non soffrire.
La farfalla di luce sul candeliere
ugge l'ultima cera, la piú calda,
la piú molle e volatile, sul fondo.
Come in miasmi di luce, anch'io m'effondo,
non mancan le parole per soffrire
a questa mia stanza di fantasmi.

LE CŒUR ÉTERNEL

Les espaces des rues, lumière profonde
enivrée par ton vin trouble,
fermentent parmi les fleurs
pâles qu'une main convulsive
presse contre le sein, mais toi depuis les grilles
des années tu laisseras tomber encore
ombre et lumière sur cette satiété.

Toi, fidèle et infidèle, désormais tu sauras
que le premier mot pas plus que le dernier
ne compte, que tu ne vaincras pas ;
mais toi, lente clepsydre, tu rempliras
encore le cône d'ombre au-dessous,
tu continueras impassible à te vider
car quelqu'un, tu le sais, te remplira
soudainement s'il te renverse.

12/15 octobre 1945

IL CUORE ETERNO

Gli spazi delle strade, luce fonda
inebriata dal tuo torbido vino,
fermentano tra i fiori
pallidi che una mano convulsiva
stringe al petto, ma tu dalle inferriate
degli anni lascerai cadere ancora
luce ed ombra su questa sazietà.

Tu, fedele ed infedele, ora saprai
che la prima parola più non conta
dell'ultima, che tu non vincerai ;
ma tu, clessidra lenta, riempirai
ancora il cono sottostante d'ombra,
seguiterai impassibile a svuotarti
perché qualcuno sai che ti riempie
all'improvviso se ti capovolge.

JE NE SAIS

Dans l'humide brillant des toits,
au soleil couchant parmi des falaises
de rues, je ne sais quoi d'autre tu attends,
ni si tu declares autre chose par de rares mots
aux passants, aux vitres aveugles des trams,
et tout à coup je connais bien l'espoir,
mais je ne sais pourtant ce qui se perd
dans le halètement de l'air, comme un battement
accéléré de moteur,
comme de plus épais talons, une chaîne
qui se tend, les yeux un peu plus vifs.

Mais le regard est à l'intérieur des choses,
il y cherche l'écorce dans la pulpe,
et aucune faute ne suffit à notre joie,
même pas l'espérance ni la solitude :
tu sais que je ne sais rien, tu sais que tu peux demander.

26 novembre 1945

NON SO

Nell'umido brillare dei tetti,
nel calare del sole tra scogliere
di strade, non so cos'altro aspetti,
s'altro dichiara con parole rade
ai passanti, ai vetri ciechi dei tram,
e a un tratto molto so della speranza,
ma non so neppure cosa si perde
nell'ansimo dell'aria, quasi un battito
accelerato di motore,
quasi tacchi più fitti, una catena
che si tende, gli occhi un poco più desti.

Ma lo sguardo è dentro le cose
a cercarvi la buccia tra la polpa,
e non v'è colpa sufficiente per la nostra gioia,
nemmeno la speranza e la solitudine :
tu sai che non so, tu sai che puoi chiedere.

HIVER ARIDE

Les cours florentines
sonnent le glas avec une sombre vanité
comme une peau tendue de tambour,
les ardoises étouffées de poussière ici en haut,
la longue sécheresse,
les mois de vie couvés
par les années de mort,
l'espace pareil au temps
un somnambule sur le toit.

Les fleurs lancent leurs effluves de loin
même la douleur est un mirage
si tout désormais s'éloigne
et ne descend de son propre moule
qu'abstrait comme le parfum.
Même l'amour, plus il nous appartient
moins il est nôtre,
sa forme oscille périlleuse là-bas
comme une amphore de miséricorde.

3-4 mars 1946

INVERNO ARIDO

Le corti fiorentine
rintoccano a morto in una cupa vanità
come una pelle tesa di tamburo,
le ardesie soffocate di polvere quassù in alto,
la lunga siccità,
i mesi di vita covati
dagli anni di morte,
lo spazio uguale al tempo
come un sonnambulo sul tetto.

I fiori mandano le loro onde da lontano,
anche il dolore è un miraggio
se tutto ormai è distante
e non discende dalla propria forma
che inconcreto come il profumo.
Anche l'amore è meno nostro
quanto piu ci appartiene,
la sua forma oscilla pericolosa laggiù
come un'anfora di misericordia.

PRINTEMPS

Même une eau de mort fleurit pure
après la longue crue de vie,
si forte est la douleur de se sentir vivant,
de perdre à nouveau ses raisons
après avoir eu raison de soi-même.
Et avec elle, comme un miroir de larmes,
encore le vent, le soleil, le fleuve,
tout existe ensemble, toute la lueur
des choses qui n'ont pas fini d'être l'une
près de l'autre et d'être elles-mêmes se soulève
sur la lente issue de mort, sur l'eau claire.
O mort ravivée, silencieuse
comme un parfum de fleur d'oranger.

19 mars 1946

PRIMAVERA

Fiorisce pura anche un'acqua di morte
dopo la lunga piena di vita,
tale è il dolore di sentirsi vivo,
di riperdere le proprie ragioni
dopo avuta ragione di se stesso.
E con esso, come uno specchio di lacrime,
ancora il vento, il sole, il fiume,
esiste tutto insieme, tutto il barlume
delle cose che non hanno finito di essere accanto
l'una all'altra e se stesse si solleva
sul lento esito di morte, sull'acqua chiara.
O morte riaccesa, silenziosa
come un odore di zagara.

UN JOUR PAR HASARD LA VÉRITÉ

Maintenant que tout continue, même le dégoût
de ressembler à sa propre souffrance,
maintenant que les douleurs se nourrissent aussi des joies,
maintenant que toute chose ne sert qu'à s'ajouter aux autres
et qu'elle a pour seule violence la douceur,

lèvres pour en maintenir la conscience,
lèvres quotidiennes pour prononcer l'ultime parole,
maintenant je le sais, vous êtes l'amertume infinie
de savoir qu'on peut mentir ou non
de la même manière, avec la même passion,
puisque la vérité n'est que la coïncidence
d'une chose avec une chose semblable et différente
et l'on peut aimer aussi le dégoût
comme une aube brumeuse qu'avec toi je traverse
puisqu'il cache tout,
même l'espérance, sans la retirer.

Nous devons seulement être égaux
à ce qui nous étreint cruellement la gorge,
il ne reste qu'à trahir notre propre douleur,
alors elle sera finalement seule,
digne d'être aimée, à notre place.

Lèvres que j'ai écoutées et que j'ai crues,
fleur d'un printemps sans pitié,
violentes et désarmées, vous cherchez seulement une chose
qui soit un peu plus vraie, un peu moins vraie,
et chaque fois vous vous répandez en une floraison imprévue :
sans pitié vous direz
un jour par hasard la vérité.

1^{er} mai 1946

UN GIORNO PER CASO LA VERITÀ

Ora che tutto prosegue, anche il disgusto
di somigliare alla propria pena,
ora che i dolori si nutrono anche delle gioie,
ora che tutto non serve che a essere una cosa sempre più degli altri
e che ha la sola violenza della dolcezza,

labbra per mantenerne la coscienza,
labbra quotidiane per pronunciare l'ultima parola,
ora lo so, voi siete la sconfinata amarezza
di sapere che si può mentire o non mentire
nello stesso modo, con la stessa passione,

poiché la verità non è che la coincidenza
di qualcosa con qualcosa di simile e diverso
e si può amare anche il disgusto
come un'alba nebbiosa ch'io con te attraverso
poiché esso nasconde tutto,
persino la speranza, senza toglierla.

Non c'è che da essere uguali
a quanto ci stringe ferocemente alla gola,
non resta che tradire anche il proprio dolore,
allora esso sarà finalmente solo,
degnò di essere amato, al nostro posto.

Labbra che ho ascoltato e che ho creduto,
fiore di una primavera senza pietà,
violente e inermi, non cercate che qualcosa
che sia un po' più vero, un po' meno vero,
ed ogni volta vi expandete in una fioritura improvvisa :
senza pietà direte
un giorno per caso la verità.

LE DÉLUGE

Toi et moi sommes restés,
une fois les eaux retirées,
à nous regarder dans les yeux, étincelants
du soleil d'après le déluge,
et les choses sont restées à parler
se trouvant çà et là
disposées comme au hasard entre toi et moi,
schisteuses tendres lourdes
pour couvrir la blancheur visqueuse des lombrics.
Tout au-delà de ce qui fut,
l'amour qui a parlé
a les mêmes paroles aux lèvres
quand il prononce son plus haut discours,
celui de sa même indifférence.

31 décembre 1946

IL DILUVIO

Io e te siamo rimasti,
calate le acque,
a guardarci negli occhi, scintillanti
del sole di dopo il diluvio,
e le cose sono rimaste a parlare
perché si trovano qua e là
disposte come a caso tra me e te,

schistose morbide pesanti
a coprire il biancore viscido dei lombrichi.
Tutto al di là di quello che è stato,
l'amore che ha parlato
ha le stesse parole in bocca
a pronunciare il suo più alto discorso,
quello della sua stessa indifferenza.

COUR A GROSSETO

Larmes, pures larmes, constellations qui se déplacent
d'un ciel à l'autre, d'un angle à l'autre du ciel,
si tu te lèves, visage mien seulement, visage qui n'est pas seulement le
[mien.

Même la mort ne suffit pas à décider,
la mort aussi n'ose qu'au plein de la vie
et enfin : la mort dans la mort n'existe.

Et les os autour desquels vrombit le sang
tel un lierre que même le vent ne peut faire bruire
ne sont pas seulement créatures, dessins dans la brume.

Quelque chose reste en suspens... Quand quelque chose monte de la
[cour,
une rose de poussière, ou que la palme aride ne cesse,
sous un léger coup de vent, de striduler.

15/22 janvier 1948

CORTILE A GROSSETO

Lacrime, pure lacrime, costellazioni che si spostano
da un cielo all'altro, da un angolo all'altro del cielo,
se ti alzi, volto solo mio, volto non solo mio.

Nemmeno la morte è sufficiente a decidere,
anche la morte non osa che in un pieno di vita,
e infine : la morte nella morte non esiste.

E le ossa a cui attorno romba il sangue
come edera che neppure il vento può fare stormire
non sono soltanto create, disegni nella nebbia.

Qualcosa è a mezzo... Quando qualcosa sale dal cortile,
una rosa di polvere, o la palma arida non finisce,
un tocco di vento, di frinire.

FRÈRE

Teinté de sang, voisin presque de la mort,
tu t'en vas léger en chancelant,
qui a ainsi abandonné
un trait de passion dans l'air
indécis... Pour qui divise-t-elle des mondes,
l'hirondelle imprévue qu'épouvante
l'arbre fleuri d'un coup sur le précipice,
qui viendra... Toi arrête-toi, Toi des profondeurs.
Quant à toi, tiens-toi à ce délire immobile
qui de son ordre éprouve la terre,
toi qui effraies seulement tes pensées.

9 mai 1950

FRATELLO

Tinto di sangue, quasi presso la morte
te ne vai leggero barcollando,
chi una pennellata di passione
ha lasciato così nell'aria
indecisa... Per chi divide mondi
la rondine improvvisa cui spaventa
l'albero a un tratto fiorito sullo strapiombo,
chi verrà... Tu fermati, Tu dal profondo...
Ma tu reggiti a questo fermo delirio
che del suo ordine prova la terra,
tu che spaventi solo i tuoi pensieri.

PAROLE

Un vol vif de cendres ignore
le limite fertile de la terre,
coupe versée à reculons par le ciel.

Mais toi éternelle tu attendras,
voisine presque du squelette,
dans le rêve de ton corps une parole,
sillonée par mes regards, de certitude.

La mort te détachera,
fera tomber trempé le mouchoir de larmes
(qui le trouvera, qui le ramassera),
(qui te ramassera dans les ténèbres),
la mort ne saura même plus rien
de personne, mère qui m'as laissé
dire que je ne sais.

27 juin 1950

PAROLA

Un volo vivo di cenere ignora
il limite ubertoso della terra,
coppa mesciuta a ritroso dal cielo.

Ma tu eterna attenderai,
quasi presso lo scheletro,
nel sogno del tuo corpo una parola,
solcata dai miei sguardi, di certezza.

La morte ti discingerà,
farà cadere zuppo il fazzoletto delle lacrime
(chi lo troverà, chi lo raccatterà),
(chi ti raccatterà dalle tenebre),
la morte non saprà nemmeno più niente
di nessuno, madre che mi hai lasciato
a dire che non so.

LUNGARNO

Sur ces terres l'inutile retour
entre les miroirs d'une eau morte qui monte au ciel
et des rochers et le souvenir infini
de la voûte, que tu existes : mais lointaine,
inattentive accordant ton pas au son
des Erèbes, je t'écoute dans le pardon
que tu n'accordes pas, dans l'espace immense
sifflant lumineux au-dessus du rien
qui déjà mûrit, déjà s'ouvre, et déjà
semble le monde, un cri de toi, ma douleur.

Octobre 1950

LUNGARNO

Per queste terre inutile riandare
tra specchi d'acqua morta che s'inciela
e sassi e l'infinito ricordare
della volta, che esisti : ma lontana,
disattenta accordando il passo al suono
degli Erebi, ti ascolto nel perdono
che non concedi, nello spazio immenso
che frulla luminoso attorno al nulla
che già matura, che già s'apre, e già
sembra il mondo, un tuo grido, il mio dolore.

SOLEIL ET LUNE

Le vieux chien jappe : mais ne crains-tu pas
qu'hors d'ici le monde s'écroule ? tes yeux
recueillent les miettes dorées du banquet
que les siècles ont fait de mon cœur :
vestiges décharnés qu'un jour nébuleux
pétrit à nouveau dans sa sombre ardeur et offre
encore avec ce vieux nom : amour...

Le vent d'automne secoue des plantes illusoires,
sa voix est celle du hibou sur l'avant-toit :
les rangées de raisin noir sont perdues
qui grimpent sur la colline où le soleil
retient son vol avant de se détacher
en criant des mottes : désormais chenu,
surgi de la mémoire, descend
par des rigoles grises le flot de la lune.

12 septembre 1952

SOLE E LUNA

Uggiola il vecchio cane : ma non temi
che il mondo crolli fuor di qui ? dorate
miche i tuoi occhi del banchetto colgono
che i secoli hanno fatto del mio cuore :
scarne vestigia che un nebuleo giorno
rimpasta nel suo grigio empito e dona
ancora con quel vecchio nome : amore...

Piante illusorie scuote il vento autunno,
ha la voce del gufo sulla gronda :
sono persi i filari d'uva nera
che salgono sul colle dove il sole
trattiene il volo prima di spiccarsi
gridando dalle zolle : ora canuto,
a rigagnoli grigi, scende emerso
dalla memoria il frotto della luna.

HARPE D'EAU

Je voudrais mourir sur les rives du lac de Génézareth
où les vagues meurent sur la rive pierreuse :
avec un sombre frémissement les voient arriver les ânes
des caravanes égarées, assoiffées par le désert.
D'un coup le vent change, écailles de serpent
et cuirasses elles avancent sur le lac :
elles viennent mourir sur les rives pierreuses
conscientes sur la bouche des ânes et des chameaux.
Je voudrais mourir avec leur frémissement secret,
dense sur la bouche de l'assoiffé et du perdu :
sombres vagues de Génézareth, la terre est loin
du désert où prend source le ciel
qui a la couleur d'iris de l'antique déluge.
Toi mare de Génézareth, autour de ton eau squelettique
les cailloux érodés, poreux, noirs
attendent le feu dont ils sont la litière,
le feu et la fronde de David
tandis que l'âne descend vers la rive
parmi les étincelles, et les fait entrechoquer.

Mais le temps les touche par jeu :
seuls les immortels
parmi les éternels espoirs
meurent chaque jour.

15 mars-8 juin 1953

ARPA D'ACQUA

Vorrei morire sulle rive del lago di Genezareth
dove le onde muoiono sulla riva sassosa :
con un fremito cupo gli asini le vedono arrivare
delle carovane disperse, assetate dal deserto.
A un tratto il vento cambia, scaglie d'un serpente
e loriche esse avanzano sul lago :
vengono a morire sulle rive sassose
consapevoli sulla bocca degli asini e dei cammelli.
Vorrei morire col loro fremito arcano,
denso sulla bocca dell'assetato e del perduto :
cupe onde di Genezareth, la terra è lontana
dal deserto dove ha inizio il cielo
che ha il colore d'iris dell'antico diluvio.

Tu pozza di Genezareth, intorno alla tua
[scheletrica acqua
i sassi corrosi, porosi, neri
attendono il fuoco di cui sono lo strame,
il fuoco e la fionda di David
mentre l'asino scende a riva
tra le scintille, li fa acciottolare.

Ma il tempo li tocca per trastullo :
solo gli immortali
tra le eterne speranze
muoiono ogni giorno.

LOUXOR

Les étoiles s'évaporaient dans la nuit
d'ivoire avec la lune.

Là où l'amour devient source, là où se reflète le désert
les plantes dans l'air se tordent inutiles
sous le ciel couvert.

Tu t'en iras telle une étoile ou une larme
plus loin que l'avenir
sur un chameau qui se lève majestueux
comme s'il portait le soleil ou la mort.
Le vent agité du désert le long des cheveux
rendra aux gouffres les rues florentines
qu'il ranimait rouge en bas des collines.

Ondulera l'horizon semblable au sommeil.

Novembre 1953

LUXOR

Le stelle vaporavano nella notte
eburnea con la luna.

Dove l'amore fa vena, dove si specchia il deserto
piante a torcersi inutili nell'aria
sotto il cielo coperto.

Te ne andrai come una stella o una lacrima
più lontano dell'avvenire
su un cammello che s'alza maestoso
come portasse il sole o la morte.
L'inquieto vento del deserto lungo i capelli
riavrà a baratri le vie fiorentine
che giù dai colli rianimava rosso.

Ondulerà l'orizzonte uguale al sonno.

CHOSSES FLORENTINES

Le gel azurait tes rues,
ma ville où encore je tourne aux coins
ventés où se dérachine même le ciel
et la douleur s'atténue, symbole ancien.

4 février 1954

COSE FIORENTINE

Inazzurrava il gelo le tue strade,
mia città dove ancora volto gli angoli
nel vento in cui si sradica anche il cielo
e il dolore si stinge, antico emblema.

A LA SALUTE DE NUIT

Le berceau de la mort et de la vie,
la gondole qu'une lueur blesse,
et l'espérance absorbée, entre les doigts
l'ultime braise, un chant dans la pâleur
du canal — le gondolier le remet
en course — et clapote l'Erèbe patient —
en posant le pied sur la rive morte.

2/10 juillet 1954

ALLA SALUTE DI NOTTE

La culla della morte e della vita,
la gondola ferita da un bagliore,
e la speranza assorta, tra le dita
l'ultima brace, un canto nel pallore
del rio, il gondoliere la rimette
in corsa — sciacqua l'Erèbo paziente —
pontando il piede sulla riva morta.

LE CORBEAU BLANC

Une illusion verte tombant du noir
des claies se répand, monte du noir
rugueux : gravité de l'illusion
privée de centre dans le soleil, printemps,
mon dernier printemps, mon premier,
revenu parmi les épines de la terre
ramper parmi les ronces et les ombres intenses
des blancheurs enneigées : les prés attendent
le brame des cerfs, le tourbillon
frais du bois où bat le pic
furieux et le vent paraît de givre.
Étoiles, ouvrez l'œil dans la nuit
du cœur, relevez-vous, illusions,
quittez la branche, descendez descendez
à terre vertes encore, sans le crépitement
sec et rougissant de l'automne.
Le corbeau blanc becquetera dans l'herbe
d'une éternelle saison : ce sera un flocon
de neige agité du haut des cieux.
Le marteau bat sur les planches déclouées.

12 mai 1954

IL CORVO BIANCO

Un'illusione verde giù dal nero
dei graticci si espande, su dal nero
rugoso : gravità dell'illusione
senza centro nel sole, primavera,
mia primavera ultima, mia prima,
tornata tra gli spini della terra
a strisciare tra i dumi e le ombre forti
dei candori nevati : i prati attendono
il bramito dei cervi, il polverio
fresco del bosco entro cui batte il picchio
frenetico ed il vento par di brina.
Aprite, stelle, l'occhio nella notte
del cuore, rivelatevi, illusioni,
lasciate il ramo, scendete scendete
a terra ancora verdi, non col secco
sgrigliolo rosseggiante dell'autunno.
Il corvo bianco beccherà tra l'erba
d'un'eterna stagione : sarà un fiocco
di neve mossa d'all'alto dei cieli.
Batte il martello sulle assi schiodate.

Les poèmes dans leur version originale sont ceux de l'édition réalisée en 1968 à Milan par Mondadori dans la collection *Lo Specchio* (« I poeti del nostro tempo »).

Poèmes
traduits par Jean-Michel Gardair

LE TRIOMPHE ET L'EXIL

Le vent mêle l'étincelle et l'ocre
qui désenfouit les corps, disperse le feu :
le potier s'y perd, le jeu est aride
mais là scintille un mur d'angle
— plus qu'à force de proue il a franchi
les ans les eaux les limons, où est né
suraigu un cri d'enfant inarticulé — dans un peu
de soleil sous les sarments de la vigne
soudain pointent de sous terre
les doigts vivants des violettes vierges.
Les masques de sel qui les foulent
courent çà et là et vont où
les physionomies perdues les mènent,
et ce n'est plus un jeu, quand l'appel rauque
du temps n'est qu'un appel travesti.

Mais ceux qui sont nés, s'il ne leur pointe des ailes,
ont encastré, forme qui se meut d'elle-même,
le bol qui les assiège et les ronge :
les forêts des morts ne bruissent pas,
les daims n'y bondissent pas, les oiseaux
n'y suspendent pas de nids, ils ont dans le bec
tout ce qui remonte des fosses, fêtus
boue ronces relents et les éclats
des os — naguère fraternels —
de qui ne peut voler mais traverse le pré
de la mort, en fantôme, et
semant la vie indolore,
tient serrée contre la poitrine
qui ne respire plus, suffoque,
sa forme mortelle, l'immortelle
étreinte, telle la fondation qui soutient
l'élan du toit...

Il a grandi, retrouvé
— ou était-ce l'ombre de la mer en haut du ciel? —
la trace du cri qu'il a scandé en mots,
cette lame de soleil, pauvre pan de mur
perdu dans un pauvre pays
muet, nul autre cri nulle écoute,
mains orantes, jointes, du cosmos :
tranchants hermès du don qu'elles ne portent pas
mes mains se croisent, elles ne tremblent pas.

Qui, peuple ou individu,
a été dispersé, dispersera, c'est la loi
ou le destin de l'histoire : vague
après vague, vague qui luit et s'en va
se perdre dans le sable de toute gloire.
Deuils de la nuit qui va et vient,
qui tourne, vertige, entre deux aubes,
les chaînes ne peuvent enchaîner l'air
qui meurt à fleur de chaque lèvres, mon
pays qui n'est plus à moi, de chaque exilé,
de chaque esseulé dans l'insomnie, chaque
fois que la honte réapparaît où paraît
trop juste le droit de mourir
et de vivre, sur ces rives ou d'autres
incertaines, falaises couvertes
des larmes des mouettes ou douceurs
où la mer s'exténue et la terre
est encore indécise sur la vague,
ou bien sourires exilés, on ne tire plus
qu'en l'air, le vaincu
disparaît, comme s'il était le vainqueur.
Le triomphe est l'exil, ou un long exil
le triomphe?, un carmin trop vif
sur la lèvres qui ne ment ni ne dément
de toute histoire, lèvres mordue jusqu'au sang.

Comment faire pour porter un peu de ta
physionomie, père, maintenant et à l'heure de notre mort?
Un phare s'allume encore quelque part
sur l'horizon perdu, encore sur la perte,
il balaie des rochers et non moins
rocheuse la mer : visages écume myrtes
lentisques, une larme furtive, un amour

naissant (ou quoi?) ou jamais né : rocher lui aussi
dans le blanc de la nuit, sentier
physionomique sur bien des risques, et sur bien des ténèbres
et des précipices, sifflements stridents, une mouette surprise ?, on
ne le saura jamais, il y a trop de signes, et contradictoires,
une flaque d'eau calme les recueille
que je sais inquiète, ailleurs, au creux des mains,
des doigts où déjà tremble la prière,
stalactites de larmes ruisselant
dans les pensées qui cherchent, en vain,
à précéder ce qui est déjà advenu,
en cherchant peut-être un ordre impossible
dans tout ce qui suinte encore des falaises.
Le futur est aussi loin que son passé
mais s'il passe c'est une ombre dans la lumière,
un rivage de plumes liquescentes, un lait déjà caillé,
on te tend le bol encore fumant,
le sang d'une plaie au côté qui saigne encore.

Ainsi les Manes ont disposé l'aller
et le retour, mer encore, mer
après mer, la même ? une autre ? celle
qui brille dans les yeux, gestes
d'adieu, qu'on veuille ou non
dans l'étreinte féroce pénétrer
dans le corps l'un de l'autre, outrepasser
l'instant éternel de la lumière, et qui aide
à lâcher les amarres des navires
qui roulent vers l'horizon, vains
nœuds, et non moins vaines empreintes
sur les pierres inflexibles des mâles,
les vols n'ont pas d'autres traces, et s'éloignent.

Le cauchemar originel n'en finit plus
quand quelque chose a bougé, pénétré
dans l'entrelac indivisible pour y décider
que tout n'est pareil que différent
et le bien et le mal se sont échangé
la difficulté infinie qui retient
l'amour sur la margelle scintillante
de la mort : qui a soif
doit boire à ce puits ; la Samaritaine y attend toujours
près du seau où l'eau tremble.

Les portes aussi tremblent qui ne s'ouvrent pas
repoussées par les vivants, un au-delà
de déclivités immenses plonge les regards
dans les longues dérives de l'histoire,
ou de chaque histoire, ou de l'une et l'autre,
l'une ou l'autre.

Qu'une autre lune,
père, voie mon histoire, la tienne, celle
qui nous entoure sans nous limiter, de vague
en vague choisir sa lumière
en suivant son frisson
léger qui se perd dans le sable :
l'aile amicale qui le rase
efface les traces de pas, mais non le pas (que relance
un autre pied), sa sargasse enserre
et desserre les proies, le prédateur
fût-il l'héritier du néant sur les seuils
endeuillés où les portes s'ouvrent.

Qui là-bas sur les nappes
immaculées dispose les couverts
sait que doit venir le déshérité,
celui qui n'a que son souffle
à échanger contre le peu qui s'offre
derrière la vitre du regard de l'autre.
Les vitres déjà se troublent en ce
temps, qui passe, de la non-transparence.
Si quelqu'un, quelque chose y est appuyé
c'est comme la ligne qu'on tire hors de l'eau :
un éclair palpite dans le panier déjà comble
et le fleuve poursuit sans lui son cours.

Le feu aussi rentre en lui-même
et palpite encore un peu parmi les tisons :
il lance des langues d'ombre sur la voûte
qui endeuillent la nappe immaculée :
langues qui ne parlent pas, lèchent
la lumière mourante, envoûtent ses derniers restes.
Visage tourné vers le ciel
la voûte peu à peu s'assombrit
sur la nappe encore immaculée.

Il pleure dans le sel, les humeurs se figent
en frêles cristaux, la meute se tait,
les degrés déserts qui resplendissent
ni plus ni moins ardues que les déclivités
ne montent ni ne descendent : ils sont là.
Hormis peut-être la ronce nul autre geste désormais
qui mord dans les chairs et s'aiguise à y pénétrer
et son refuge, la couche
où la rage ronge les chiens
le velours des trônes n'a pas plus d'épines :
sur l'ongle du Seigneur
des Eaux et des Terres a brillé tout ce qui
sert à la ronce pour blesser, et ce furent les coups de feu,
ce fut la promesse, l'anneau précieux
qui court de doigt en doigt, tandis que
sur ses gonds rouillés la porte attend
que la mort n'entre ni ne sorte.

La justice, son éclair qui ne juge pas
et n'a pas de tisons où se retirer nous aveugle,
elle ne s'unit pas au tonnerre du vainqueur :
divagant sur un fil de malice
elle unit rive à rive, grain de sable
à grain de sable du désert, resserre les nœuds vains,
écrase les mains que tu lui tends :
qui est parti, vois-tu, est encore ici,
moignon qui saigne sur les fleurs :
il ne peut ouvrir les portes, mais il est là dehors,
il rougit l'air, il invente son entrée.

28 août-8 septembre 1982

IL TRIONFO E L'ESILIO

Mescola l'ocra e la favilla il vento
che disvelle le salme, sparge il fuoco :
è confuso il vasaio, arido il giuoco
ma scintilla là un angole di casa
— più che lo stento d'una prua varcò
anni acque polveri, dentro cui nacque
infante un grido altissimo — in un poco
di sole, sotto i tralci della vite
spuntano a un tratto come di sotterra
viventi indici vergini viole.
Le maschere di sale le calpestando
che corrono qua o là e vanno dove
perse le fisionomie le conducono,
né più è un giuoco, quando il tempo roco
che chiama, chiama solo travestendo.

Ma i nati, se non spuntano le ali,
hanno incastrato, semovente forma,
il bolo che li investe e li consuma :
le foreste dei morti non stormiscono,
non vi corrono i daini, gli uccelli
non vi appendono nidi, hanno nel becco
quanto riemerge dalle fosse, paglie
fango sterpi, rigurgiti le schegge
anche delle ossa — e furono fraterne —
di chi non vola ma attraversa il prato
della morte, fantasma, e tiene stretto,
seminando la vita che non duole,
al petto che più non respira, soffoca,
la sua forma mortale, l'immortale
abbraccio come il fondamento tiene
su alto il tetto...

Crebbe, ritrovò
— o era l'ombra del mare alta nel cielo? —
l'orma del grido che scandì in parole,
quell'affilo di sole, angolo povero
perduto dentro un povero paese
muto d'ogni altro grido e d'ogni ascolto,
mani preganti, conserte, del cosmo :
taglianti erme del dono che non portano
le mie mani s'incrociano, non tremano.

Disperderà, chi è stato disperso,
popolo od individuo, è la legge
e il destino della storia : onda
su onda, onda che luccica e poi va
sparendo sulla sabbia d'ogni gloria.
Sono i lutti la notte che va e viene,
tra due albori è un giro, un capogiro,
le catene non l'aria incatenano
che muore a fiore di ogni labbro, mio
paese non più mio, di ogni disperso,
di ogni riverso nell'insonnia, di ogni
vergogna che riappare dove pare
troppo giusto il diritto di morire
o di vivere, in queste o su altre rive
incerte, siano rupi ricoperte
dal pianto dei gabbiani o le dolcezze
dove il mare si estenua e la terra
non sa ancora decidersi sull'onda,
siano i sorrisi esuli, gli spari
ormai solo in aria, chi scompare,
vinto, come se fosse il vincitore.
Il trionfo è l'esilio, o un lungo esilio
è il trionfo?, un carminio troppo acceso
sul labbro che non mente e non smentisce
d'ogni storia, su un labbro morso a sangue.

Come faccio a portare un po' della tua
fisionomia, padre, ora e nell'ora della nostra morte?
S'accende un faro ancora in qualche parte
dell'orizzonte perduto, ancora sulla perdita,
ruota a ombrello su rocce e un altrettanto
mare roccioso : volti spuma mirti
lentischi, qualche lacrima nascosta, un amore
nascente (o che cos'è?) o non mai nato : roccia anch'esso
nel bianco della notte, un sentiero
fisionomico su molti rischi, anche su molte tenebre

e precipizi, fischi striduli, un gabbiano disturbato?, non
lo sapremo mai, i segni sono troppi, contrastanti,
la requie li raccoglie, pozza d'acqua
che so altrove irrequieta, tra due mani,
la preghiera già trema tra le dita,
stalattiti di lacrime goccianti
nei pensieri che cercano ma invano
di precorrere quanto è già accaduto,
cercando forse un ordine impossibile
di quanto ancora stillano le rupi.
Il futuro è lontano quanto il suo passato
ma se passa è un'ombra nella luce,
una sponda di piume liquescenti, un latte già accagliato,
chi ti porge la ciotola appena munta,
il sangue d'un costato che ancora sanguina.

Così i Mani gestirono l'andare
e il ritorno, mare ancora, mare
su altro mare, o lo stesso?, questo
che luccica negli occhi, chi saluta
nell'addio, volesse o non volesse
nella stretta feroce penetrare
l'uno nell'altro corpo, oltrepassare
l'attimo eterno della luce, e aiuta
a sciogliere gli ormeggi delle navi
che cercano ondeggiando l'orizzonte, vani
nodi, più vane anche le impronte
sulle pietre inflessibili dei moli,
né i voli hanno altre tracce, s'allontanano.

Non finisce più l'incubo primario
quando qualcosa che si mosse entrò
nel viluppo inscindibile a decidervi
che tutto è uguale solo se diverso
e male e bene hanno per sé converso
l'infinito pensare che trattiene
amore sopra l'orlo scintillante
della morte : chi ha sete deve bere
da quel pozzo ; lì la Samaritana
ancora attende accanto al secchio tremulo.

Tremano anche le porte che non s'aprono
risospinte dai vivi, un aldilà
di clivi immensi immergono gli aguardi
nelle lunghe derive della storia,
o d'ogni storia, che sia l'una l'altra
e l'altra l'una.

Veda un'altra luna,
padre, la mia la tua storia, quella
che ci circonda e non ci limita, onda
su onda scegliere la propria luce
constatandone il frizzo che si scioglie
per sparire leggera sulla sabbia :
senza rabbia l'ala che la sorrade
cancella le orme, non il passe (torna
con altro piede), il suo sargasso annoda
le prede e le discioglie, il predatore
sia l'erede del nulla sulle soglie
lacrimate dove le porte s'aprono.

Chi dispone di là sulle tovaglie
candide delle mense le posate
sa che deve arrivare il depredato,
colui che non ha nulla oltre il suo fiato
da scambiare con altra poca merce
nello sguardo vetrato sull'altrui.
I vetri già s'opacano se è questa
l'età, che passa, dell'intrasparenza.
Se qualcuno o qualcosa vi è appoggiato
è come quando tiri su la lenza :
un guizzo nel cestino gio colmatà
e il fiume senza quello scorre uguale.

Anche il fuoco rientra su se stesso,
guizza ancora per poco tra i suoi tizzi :
solleva ombre sulla volta, non
dolose, anche se il duolo ora contrasta
con la mensa imbandita, che lingueggiano :
non parlano, lingueggiano, dileggiano
la poca luce, i suoi ultimi resti.
O è un volto che si volta al cielo
questo che a poco a poco volta oscura
sul candore che resta qui imbandito.

Lacrima dentro il sale, cristallizza
lieve ogni umore, la canizza tace,
i gradini che splendono deserti
non più erti né meno dei declivi
non salgono né scendono : li stanno.
Forse è del rovo il gesto oramai ultimo,
quell'avanzare nelle carni e uscirne
acuito dal suo stesso penetrare,
e lo strame del covo il suo rifugio,
quel rovello che infastidisce i cani
se il velluto dei troni più non punge :
scintillò sopra l'unghia del Signore
delle Acque e delle Terre quanto il rovo
detiene per ferire, e fu lo sparo,
fu la promessa, quanto il raro anello
passa di dito in dito, mentre attende
la porta nella ruggine dei cardini
che non entri la morte o non ne esca.

La giustizia, il suo lampo che non giudica
e non ha tizzi in cui rientrare acceca,
non s'accompagna al tuono di chi ha vinto :
errabonda su un filo di malizia
unisce sponda a sponda, grano a grano
del deserto, restringe i nodi vani,
ti stritola le mani che le porgi :
chi è partito, lo vedi, è ancora qui,
moncherino che sanguina sui fiori :
non può aprire le porte, ma è qui fuori,
tinge l'aria, inventa il proprio ingresso.

SI TOI JE T'AI AIMÉE

Si toi je t'ai aimée, je t'ai aimée au-delà de l'inapparence,
où le prisme subtil tourne sur ses faces,
où avril parcourt ses traces sans
en renouveler l'essence — tes feux ? —
et le ciel se recroqueville en sa bergerie
en cédant à ses étoiles tes faveurs.

Ils sont la promesse
de résurrection qui rampe le long des murs,
les ardents volubilis en suspension,
leurs volées de campanules violacées
ne bourdonnent que dans tes oreilles, ma déité
qui te glisses dans tes membres, bruissant
plus douce qu'un pneu sur des routes
oubliées de tout, n'était cette
lueur rasante qui maintenant se détache
comme entre les dents le mot écrit
sur les contrées osseuses de la mort.

Il n'y a de péché, je sais, que dans le hasard
que tu abandonnes à lui-même, tu postes ainsi
le message qui sans messagers
flotte dans le mirage de lui-même :
c'est l'aujourd'hui qui n'a ni demain
ni hier si entre les dents le souffle file
le poudroïement lent des événements
que tu as sauvés en eux-mêmes : j'ai été
l'encre qui a perdu ta voix.

SE HO AMATO TE

Se ho amato te, ti ho amato oltre l'inapparenza,
dove il prisma sottile gira sulle sue facce,
dove aprile percorre le sue tracce senza
rinnovarne l'essenza — i tuoi bagliori ? —
e il cielo si rannicchia nel suo ovile
lasciando alle sue stelle i tuoi favori.

Sono, i resurretturi, dell'evento
la promessa che striscia lungo i muri,
i convolvoli ardenti in levità
non suonano, campanule violacee,
altro tocco che quello che, intoccabile,
ti romba nelle orecchie, mia deità
che strisci dentro le tue membra, frusci
più lieve d'un pneumatico su strade

disattese da tutto, non da questo
luore che sorrade e ormai si stacca
come tra i denti la parola scritta
sulle ossute contrade della morte.

Non v'è peccato, so, che nella sorte
che abbandoni a se stessa, così imbuchi
il messaggio che senza messaggeri
alita nel miraggio di se stesso :
è questo l'oggi che non ha domani
né ieri se tra i denti fila il fiato
il pulviscolo lento degli eventi
che hai salvato in se stessi : io sono stato
il tuo inchiostro che ha perso il proprio effato.

ARACHNÉ

La poésie ne résoud presque rien, mais ce rien, presque tout,
je l'ai lu dans les ruines ronflantes dit-on du feu,
dans les ondulations du désert caressant le scandale de l'espérance,
chat aux prunelles étoilées par la flamme sous la caresse voluptueuse
de tes paumes,
dans le brusque mouvement des cendres en une fable gris rose sous le
souffle des morts, dans l'assombrissement de ton teint au soleil,
Arachné du matin.

Seules demeurent les traces — ose-les ! — mais elles aussi
changent flottantes de direction si l'aube leur rend un sens.
Tout coule de ce qui apparaît, l'acné irritante des cimes,
le retard te fait arriver avant les rimes, celles-ci ou d'autres
tout aussi risquées, mais où, et lequel, avant ? si chaque où est toujours
avant

ou après tout. Les sentiers détournent leur tortueux parcours
d'où s'avance l'Époux vêtu de plaques d'or
comme pour retrouver, ou cacher ?, en serpentant la rectitude
parmi les baies d'un bois, les plus âpres,
et je ne te connais pas plus je connais — si je t'ébouriffe à
l'improviste —
les frêles violettes qu'évoquent — plus touffues que tes cheveux
violents —

tes pensées. Assieds-toi, oh assieds-toi
encore, cet instant, sur la marche
la plus basse de la maison, attends-moi là gentiment
en faisant semblant de n'avoir attendu personne,
je ne sais si je monte ou si je descends, quand les ombres
s'écartent pour me laisser repasser

et que loin, de plus en plus loin, chaque
lampe grésille dans l'éclair
qui rallume les pièces dans le moule
usuel, inusable filet
de voix, bave où j'avance ou recule,
verre qui ne peut contenir toute mon ardeur.

Est-ce moi ce désert qui cède ?
Je sais que si les traces arrivent
avant que quelqu'un parcoure, indécis,

ce qui dans un signe s'arrime,
c'est là-dedans que l'instant s'imprime.
Lève-toi, brise le feu, jette les tisons
toi la Ménade domestique de la rauque
désarticulation de ses langues : qui parle
— c'est peut-être le dernier vice — parle peu
le long des fêlures élimées du cristal,
vu par transparence : la toile de
l'araignée aux aguets est une forteresse autrement retorse.

ARACNE

La poesia risolve poco, ma quel poco, quasi tutto,
l'ho letto nello struggersi che dicono ruggente del fuoco,
nel lambire ondulando il deserto lo scandalo della speranza,
gatto dalle pupille mandorlate dalla fiamma sotto la carezza voluttuosa delle tue palme,
nel muoversi della cenere all'improvviso in una favola grigiorosa per un sospiro dei morti,
nell'oscurarsi della tua cera al sole, mattutina Aracne.

Sole rimangono le tracce — tu osale! — ma anche quelle
mutano flottando direzione se ritrovano un senso nell'albore.
Va a fondo quanto appare, l'acne fastidiosa delle cime,
il ritardo ti fa arrivare prima delle rime, siano queste o altre
ugualmente arrischiate, ma dove, e quale, prima? se ogni dove è sempre prima

o dopo tutto. Spostano i sentieri il loro tortuoso percorso
dove avanza lo Sposo vestito di lamine d'oro
quasi a ritrovare, o a nascondere?, serpeggiando la rettitudine
tra le bacche di un bosco, le più asprigne,
né ti conosco quanto più conosco — se ti scapiglio all'improvviso —
te suggerire lievi le viole — a ciocche più dei tuoi capelli violenti —

del tuo pensiero. Siediti, oh siediti
ancora, quell'istante, sul gradino
più basso della casa, lì aspettami da brava
fingendo di non avere aspettato nessuno,
non so se scendo o salgo, mentre le ombre
si scostano a lasciarmi ripassare

mentre lontana, sempre più lontana, ogni
scaturigine frizza nel suo lampo
che riaccende le stanze nello stampo
consueto, inconsueto quel filo
di voce, bava in cui avanzo o arretro,
vetro che non trattiene quanto avvampo.

Sono io quel deserto che non tiene?
So che le tracce se vengono prima
che qualcuno, indeciso, ne percorra
quello che dentro un segno si dirime,
è là dentro l'istante che s'imprime.
Lévati, rompi il fuoco, getta i tizzi

tu domestica Menade del roco
dissennarsi delle sue lingue : parla
poco chi parla — forse è l'ultimo vizio —
lungo il liso incrinarsi del cristallo,
chi vi guardi attraverso : il ragno sulla
tela guata da un più perverso fertilizio.

SUR LA POINTE *RIEUSE* DE LA LANGUE
(OU DE MANHATTAN)

ou bien

L'homme s'ancre à la mystérieuse fraternité du désir

Le désastre est ce qui sépare l'astre
de ce qu'il illumine, et pourtant
l'espace est désir, qui contient
l'incontenable : tout ce qu'il en advient,
un clin d'œil, pulsion, dans les veines,
du retour. Désir et manque
de désir est tout ce qui pousse le jour
à mourir dans les herbes, sur le dos
penché des vagues, et les odeurs de verveine.
Si dans le désert l'aube est désir
sur le fruit le moins désiré, meurt
la vie qu'elle lui a donnée : tu peux l'appeler
maturité, tu peux désirer
sa mort la plus douce entre les lèvres
qui s'ouvrent déjà au baiser, qu'ait ou non
le vertige de la lumière, si tu t'avances
dans un reflet sombre qui te mène
au bord de la mer.

Tu es au fond
de la cité spectrale, tout est sel
alentour, a goût de sel, ta volte-face
où un feu remord l'ivresse,
la balance qui ploie sous un souffle
glacé d'au-delà, entre les touffes sombres
de la lumière, entre les murs et les vitres
vertigineuses, que ton pas s'y attarde
en l'air, encore et
encore et descelle en se posant l'empreinte
de son long non-être. Tu dévales
les combes de lumière, déjà Broadway,
mon ange : c'est elles qui gardent
tes ailes, la plume de ton regard.
Grand boulevard, petite feuille
qui ne peut frémir, fût-elle désir
de ton visage, dépouille de ton rire,
mon amante, ma sœur, ma mère, mon étoile.

SULLA PUNTA *RIEUSE* DELLA LINGUA (O DI MANHATTAN)

ovvero

L'homme s'ancre à la mystérieuse fraternité du désir

È disastro quel che separa l'astro
da quanto esso illumina, eppure
lo spazio è desiderio, che contiene
l'incontenibile: quanto ne avviene,
un batter d'occhio, impulso, nelle vene,
del ritorno. Desiderio e mancanza
di desiderio è quanto spinge il giorno
a morire tra le erbe, sulle schiene
chine delle onde, e odori di verbene.
Se nel deserto l'alba è desiderio
sul frutto più indesiderato, muore
la vita che gli ha dato: tu puoi dirla
maturità, tu puoi desiderare
la sua morte più dolce tra le labbra
che già s'aprono al bacio, abbia o non abbia
la vertigine luce, se t'inoltri
dove un riflesso cupo ti conduce
sulla riva del mare.

Sei sul fondo
della città spettrale, tutto intorno
è sale, che condisce il tuo voltarsi
dove un fuoco riassale l'ebrietà,
il piegarsi della bilancia a un soffio
gelido di aldilà, tra i ceffi oscuri
della luce, tra i muri e le vetrate
altissime dove il tuo passo duri,
nel sollevarsi, più a lungo, più
a lungo, e nel posarsi l'orma sturi
dal suo lungo non essere. Cammini
pe' tratturi di luce già di Broadway,
mio angelo: son essi a custodire
le tue ali, la piuma del tuo sguardo.
Larga la via ma stretta ne è la foglia
che non stormisce, o sia essa la voglia
del tuo viso, del tuo riso la spoglia,
mia amante o sorella o madre o stella.

28 agosto — 8 settembre 1982